

PAGES

MANQUANTES

Le Samedi

VOL. II.—NO. 46

MONTREAL, 25 AVRIL 1891.

(PAR ANNÉE, \$2.50
LE NUMÉRO, 5 CTS.)

LE RECENSEMENT



Officier recenseur.—Combien d'enfants?

Le chef de la famille.—Il y a longtemps que je voulais m'en rendre compte. Attendez... En voilà un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze..... Pheline, fais donc entrer les autres qui jouent devant la porte; toi Joe, va chercher les trois qui battent au moulin. Baptiste, cours chez le voisin pour dire à Catherine, Elise, Valerie et la petite de se rendre ici tout de suite.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 25 AVRIL 1891.

CHASSE-SPLEEN

Le bois vert joue et quelquefois travaille.

Calino est valet de chambre, un animal domestique, quoi.

Les gens qui taillent la vigne n'aiment pas à couper le vin.

Tout l'argent que les filous ont volé ils le rendent... à la circulation.

Le devoir est comme le tonneau des Danaïdes, il faut toujours le remplir.

S'imaginer-t-on *sic Russes* demandant, en parlant de la terre, si c'est rond.

Faites un carton à la cible, vous aurez immédiatement une carte de bal. (les)

Les malfaiteurs se déferent aux tribunaux, et les chevaux chez le maréchal-ferrant.

Puisque la nuit les chats sont gris, ils feraient mieux de se coucher que de courir les gouttières.

Quand un avocat met la main sur un testament, il met dedans les héritiers qui sont mis dessus.

Un bon vendeur est un employé qui sait limiter les besoins du client aux exigences du stock du patron.

Il y a place pour tout le monde sur la terre; la seule difficulté, c'est que tout le monde veut occuper la même.

Une bonne renommée vaut mieux qu'une grande fortune mais il y a des gens qui prouvent qu'on peut vivre heureux sans l'une ni l'autre.

Recette: Soupe à la directeur.

Prenez un peu de stock, ajoutez six fois autant d'eau, et mettez le diidon dedans quand la soupe est bien chaude.

FAUSSE JOIE

Candidat.—Votre journal a dit de très belles choses sur moi, je voudrais m'en servir pendant la campagne, voulez-vous me montrer la filè?

Editeur.—C'est inutile, ce que vous cherchez a été publié dans une notice nécrologique, au moment où la nouvelle de votre mort a couru.

Il ne faut pas se laisser fouler



Cassier.—Vous avez mis votre nom au bas du cheque, madame. C'est sur le dos qu'il faut le mettre.

Madame Tinsoulou.—Écoutez, jeune homme; vous ne m'en ferez pas passer. Mon mari a mis son nom sur un côté du billet; je suis autant que lui; je ne veux pas aller sur un côté où il n'y a rien.

A TRAVERS LES SAISONS

Tout chante et renait. Salut, ô Printemps!
Déjà dans les prés poind la pâquerette,
Prenons des secrets sous sa colerette,
Jeunes amoureux qui rêvons longtemps.

Mais pour mon aimée il me faut la rose,
Car je suis épris de toute beauté:
Elle ne sourit qu'au soleil d'Été
Et met du bonheur sur mon front morose.

L'automne, à l'amant malade de cœur,
Apporte avec lui le baume suprême
D'un aveu fleuri dans la chrysanthème;
Mais le vent t'emporte, ô refrain moqueur!

Adieu les espoirs, car l'Hiver s'avance
Et, si bois et fleurs meurent sous ses pas,
L'amour vit toujours et ne mourra pas.
Que ce dieu vanté prenne ma défense!

QUELQUE CHOSE QUI VA MAL



Le jeune Alfred.—Je ne comprends pas comment votre horloge avance invariablement de trois quarts d'heure tous les soirs.

Abile.—Ni moi, non plus... Il nous que ce soit par a qui la règle.

MOTS D'ENFANTS

—Ma tante Armandine a des bien plus beaux cheveux que ta maman et elle en a beaucoup plus.

—Ah! non, par exemple, ceux de maman traitent jusqu'à ses jumbes.

—Qu'est-ce que c'est que ça! ceux de ma tante traînent dans tous les coins.

—Sais-tu que tu parles très bien maintenant mon petit Charles.

—C'est que je pratique beaucoup, comme dit grande sœur. Je ne fais que cela.

—Maman, je m'ennuie, dis-moi quelque chose d'amusant.

—Laisse-moi tranquille, tu vois bien que suis occupée à surveiller les tartes qui sont au four.

—Si seulement tu me disais: tiens voilà une tarte, ça m'amuserait.

Visiteuse.—Ta maman est-elle à la maison, ma petite Angèle?

Angèle, (7 ans).—Maman elle est dans sa chambre qui change de robe.

Visiteuse.—Oh! c'est bien inutile; elle n'a pas besoin de faire de façons avec moi; va lui dire qu'elle descende comme elle est, dans sa robe de maison.

Angèle.—Mais maman n'a pas sa robe de maison; quand vous êtes venue, maman avait sa belle robe de soie brune, parce qu'elle attendait madame Bouleau; vous savez, madame Bouleau vient toujours voir maman avec ses belles affaires et maman veut faire voir que nous ne sommes pas des pauvres. Quand maman vous a vu venir, elle a dit: Malheur! et je crois qu'elle était fâchée à propos de quelque chose.

Maman a dit que si vous la voyiez avec sa belle robe de soie, vous lui parleriez de tous les païens qui ne portent pas de soie, et que vous lui demanderiez de l'argent pour leur envoyer des livres et des mouchoirs.

Dites donc, madame, c'est y vrai que les néggresses elles frisent leurs cheveux avec des pages de livres? Maman dit que c'est tout le bien que ça leur fait. Sais-tu, madame, que je voudrais bien que ma poupée soit une petite païenne?

Visiteuse, (horriée).—Et pourquoi cela, vilaine fille?

Angèle.—Pour que des gens qui ne la connaissent pas, se désolent de la savoir toute nue et m'envoient beaucoup de belles choses pour l'habiller. Puis, d'abord, je ne suis pas une vilaine fille; l'oncle Louis—vous connaissez l'oncle Louis qui a été dans l'ouest—dit que je suis la terreur de la maison et qu'il espère que je serai bientôt un p'tit ange. Maman va descendre dans une minute; c'est pas la peine de retirer votre manteau, madame. Maman m'a dit qu'elle me battrait si vous l'ôtiez. Maman est en train de mettre une vieille robe parce qu'elle ne veut pas que vous lui demandiez de l'argent aujourd'hui, et qu'elle a plus besoin d'une robe que la reine des îles de Foin n'a besoin de livres. L'oncle Louis dit que vous devriez aller vous-même dans les îles, qu'on ne vous y ferait pas mal. Il dit, l'oncle Louis, qu'il n'y a pas un païen qui aurait envie de vous manger, à moins qu'il ne soit aveugle, et que même aveugle, vous lui abîmeriez tellement les dents qu'il ne voudrait plus toucher à un missionnaire après. Il est bien amusant, l'oncle Louis, et quelquefois papa et maman se tordent de rire en l'écoutant.

Visiteuse.—Votre oncle est un homme méchant et grossier qui donne un bien mauvais exemple à sa nièce.

Angèle.—Non, na! il est bien gentil l'oncle Louis, il m'a montré à glisser sur la rampe de l'escalier, et il m'apprend à siffler. Tiens! vous avez un joli manteau; est-ce que vous achetez toutes vos belles affaires avec l'argent des païens? maman dit que oui...

A ce moment, maman entra et Angèle s'arrêta en fille bien élevée.

SOUPIR VERS LE PRINTEMPS

Toutes les roses sont flétries,
Tous les beaux rêves sont défunts,
Mais pour nos âmes attendries
Il reste encore leurs doux parfums.
Sans les fleurs, les fronts sont moroses
Et les beautés sont sans atours,
Pleurons sur la chute des roses
Et des amours.

Vous souvient-il, ô ma mignonne,
Des belles roses de jadis ?
Mais aujourd'hui, Dieu qui les donne,
Les fait fleurir au paradis.
Pour nous elles se sont décloées.
Avec des adieux aux beaux jours ;
Pleurons sur la chute des roses
Et des amours.

C'est l'hiver : tout geint et trépassé ;
L'oiseau ne dit plus sa chanson,
Et par la nature je passe
Le cœur serré par un frisson.
O Dieu, qui pouvez toutes choses,
Des printemps ramenez le cours,
Donnez aux amoureux des roses
Et des amours.

UN REMÈDE DANGEREUX

Boisauoif.—Tiens, le SAMEDI dit qu'on peut rendre leur brillant aux fourrures avec du rye.
Madame Boisauoif (regardant son mari en plein nez).—En tous cas, je n'essaierai pas, j'aurais peur de les faire tourner au rouge.

NOS CHÉRIS



Visiteur.—Bien sûr, ta mère va prendre le rhume à roder dehors en pantoufles.
Tommie (qui est à ce point des chapeaux plus d'une fois).—Ce sont les pantoufles les plus chaudes que j'ai jamais vues. Elles chauffent toute la famille.

SURPRISE AGRÉABLE

Detective.—Êtes-vous monsieur Tetedure ?
Tetedure (inquiet).—Oui, mais je suis très pressé, repas-chez un autre jour, je ne puis vous recevoir aujourd'hui.
Detective.—J'ai un mandat d'arrestation contre vous.
Tetedure.—Oh ! enchanté, je vous prendrais pour un collecteur.

UNE NUANCE

Mademoiselle Laristean.—Maman, est-ce que je puis lire ce livre ? Il est très populaire.
Madame Laristean.—Non, mon enfant ; il peut être populaire, mais il n'est pas à la mode.

NE MENTEZ JAMAIS

Trophibrillant.—Dites donc, Simpleton, auriez-vous un cinq piastres sur vous, par hasard ?
Simpleton (craignant un emprunt forcé).—Non, je n'ai pas un billet sur moi.
Trophibrillant.—Regrette beaucoup. Voulais vous rendre le cinq que vous m'avez prêté le mois dernier et je n'ai rien de plus petit que des dix. Ta, ta !

NOS CHÉRIS



Jack.—Donnez-moi donc une allumette, monsieur.
Le monsieur.—Tu ne me dis pas que tu fumes ?
Jack.—Je vous crois que je fume. J'étais enfant que je fumais !

SUR LES FEMMES

Lui.—Que lis-tu ?
Elle.—Un article sur les femmes. L'auteur reconnaît qu'elles ont beaucoup d'esprit.
Lui.—De contradiction.

SANS EXPÉRIENCE

Mademoiselle.—Maman, vous auriez dû faire une corne en haut de la carte de visite que vous avez laissée chez la jeune mariée ; en haut, cela signifie félicitations. Mais vous avez fait une corne en bas de votre carte, cela signifie condoléances.

Madame.—Vous feriez mieux, Mathilde, d'attendre que vous soyez mariée, avant de critiquer votre mère.

NOS CHÉRIS



Maîtresse d'école.—Pourquoi Georges Bown n'est-il pas venu à l'école aujourd'hui ?
Johnny.—Parce que sa sœur a une inflammation de pommons. C'est un flaneur. Regardez-moi donc, moi. Ma sœur a la picotte, mon petit frère la diphtérie ; et je viens bien, moi !

PERVERSITÉ HUMAINE

—Depuis combien de temps le jeune Léonard et Henriette sont-ils fiancés ?
—Cinq ans environ.
—Ils s'aiment ?
—Depuis l'enfance.
—Ils sont bien ?
—Enfants uniques de riches parents.
—Bonne santé ?
—Solide comme la jetée du port de Montréal.
—Alors pourquoi ne se marient-ils pas ?
—Les vieux parents ont mis dans leur testament qu'ils devaient se marier ; il y a \$20,000 en banque qui les attendent ; l'architecte a déjà préparé les plans de leur future demeure ; mais jusqu'à ce jour personne ne s'est opposé à leur mariage, alors !... voilà tout.

LA VOUTE CÉLESTE

Madame.—As-tu jamais étudié l'astronomie, Edouard ?
Edouard (étonné).—Oui, je le crois, pendant ma dernière année de collège.
Madame.—Charmant ! alors tu vas pouvoir me nommer les étoiles du matin.
Edouard (toujours étonné).—Pourquoi ?
Madame.—Je croyais ! tu rentres si tard le matin depuis quelques semaines, que je supposais que tu faisais de l'astronomie.

NOS CHÉRIS



Le journaliste Travailleur.—Malheureux ! Un chapeau qui m'a coûté quatre piastres ! Si tu savais comme je travaille fort pour quatre piastres !
Fred.—A quoi que tu travailles donc, papa ?
Le journaliste.—A penser, mon cher.
Fred.—Je penserais gros, moi, va, pour quatre piastres.

BONNE BONNE

Servante.—Ça me fait de la peine de vous dire que mademoiselle n'est pas à la maison.
Visiteur (riant).—Vous avez vraiment tant de peine que ça ? Pourquoi ?
Servante.—Parce que c'est le plus grand mensonge que j'aie fait dans ma vie.

ENTRE DEUX MAUX

A.—Est-ce que Petitecause a épousé sa typewriteuse ?
B.—Non, il allait le faire lorsque sa cuisinière l'a menacé de le quitter.
A.—En quoi cela a-t-il pu affecter son mariage ?
B.—Il a épousé sa cuisinière.

UN MARTYR

Mendiant.—Hélas ! madame, mon histoire est bien triste ; j'ai parcouru tout le pays, depuis bien des années, sans abri et sans espoir, à la recherche d'une chose qui fera mon malheur quand je la trouverai.
Bonne dame.—Qu'est-ce donc, mon pauvre homme ?
Mendiant.—Du travail.

LES CONSOLATIONS DU RECENSEMENT



LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Le mot pistolet tend à disparaître. On ne dit plus d'un monsieur : Quel drôle de pistolet ! mais : Quel drôle de revolver ! Même le style épistolaire a complètement cédé la place au style revolver vaire.

Le cœur des médecins !... Mais, d'abord, entre nous soit dit, les médecins ont-ils un cœur ?

En septembre 1890, le jour même où s'ouvrait le massacre légal des perdreaux et des lièvres dans le département de la Seine, un malade, souffrant, depuis longtemps d'une maladie incurable, touchait à son dernier soupir.

UN PROVISO DANS LA LOI



Lucie.—Non, monsieur, un honnête homme ne doit se marier que par amour.
Alfred.—Certainement, mademoiselle... si ses moyens le lui permettent.

Le matin même du dénouement fatal, le docteur M..., qui soignait le pauvre agonisant, demanda :

—Est-ce fini ?
—Non, monsieur, répondit la garde, pas encore.
—Diable ! diable ! reprit le docteur en tirant sa montre. Ça me contrarie. J'ai aujourd'hui une ouverture de la chasse.

Le poète Josephin Soulayr, était aussi spirituel que modeste. Employé à la préfecture du Rhône, il dicta un jour en ces termes son signallement à son camarade de bureau :

Taille haute. Age : quarante ans.
Né dans Lyon. Visage ovale.
Cheveux et barbe grisonnants.
Front élevé. Teint un peu pâle.
Yeux gris-bleu. Bouche au coin moqueur.
Nez original. Menton bête.
Signe particulier : du cœur.
Nature du crime : poète.

Réflexion d'un gazier qui, par suite de sa mauvaise conduite, a fui :

"Le gaz ne se dégage pas de la même façon que les objets du Mont-de-Piété."

J'ai un voisin qui a une femme incorrigible, aussi on peut le voir souvent, quelque trique en main, en devoir de lui administrer une pile de coups.

On dit alors qu'il fait jouer la pile et les triques.

—Qui a vu l'océan ?
—Moi, Monsieur ! Toutes les fois qu'il pleut ici, je vois l'eau céans !

—Figure-toi, mon vieux D. Rimé, au concert, je viens d'être témoin de l'antagonisme existant entre un nègre et un blanc, tu ne devineras jamais ce qu'ils font pour se faire des niches ?

—Pas malin, pourtant, le nègre empêche le blanc d'y voir, et le blanc empêche le noir de fumer !!

En classe.
Le maître —L'animal est un être qui marche.

L'élève, (fils d'abruti).—Par exemple la pendule, Monsieur !...

An conseil de révision :

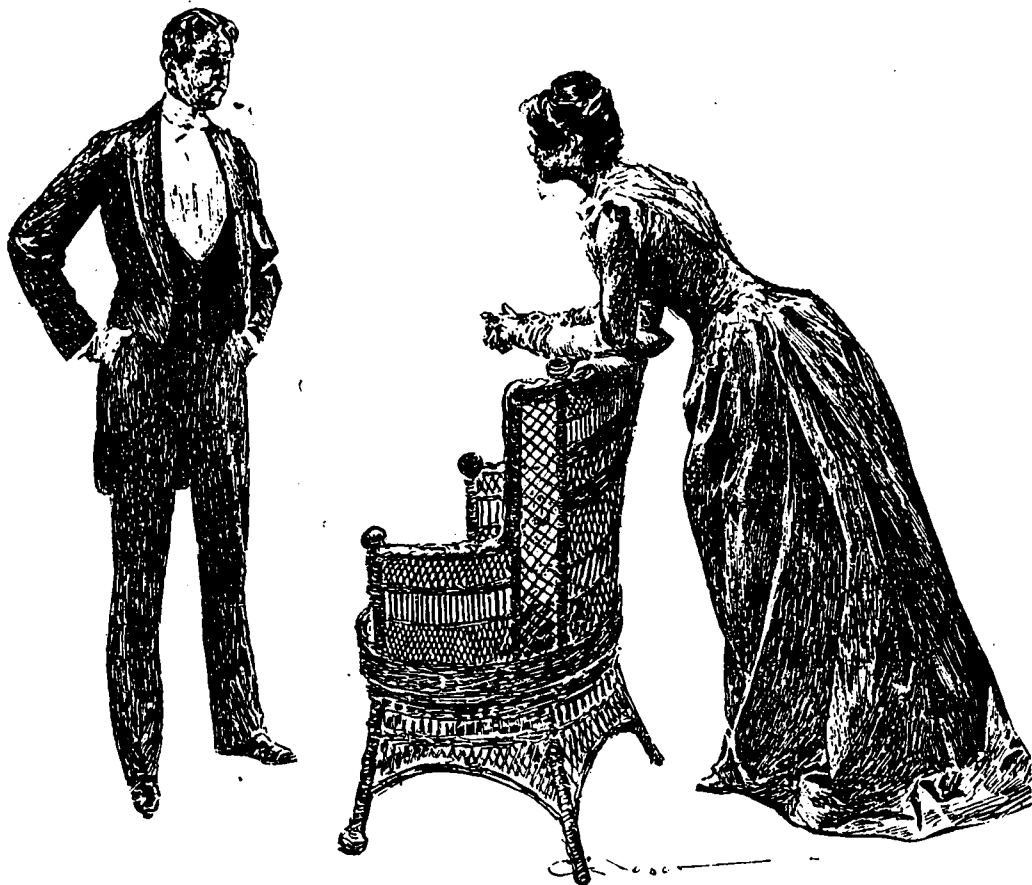
—Quelle est donc cette balafre que vous avez à la jambe ?
—C'est un coup de sabre.
—Vous vous êtes donc battu ?
—Non, monsieur, c'est de naissance ; ça vient de mon grand-père qui a été blessé sous le premier Empire.

CHANGE POUR CHANGE



Julie.—Maman, tu perds ton temps à me parler de cet A. glais-là. Il peut être riche ; mais il n'entend rien à l'amour.
La mère.—Mais les Anglais, ça a un cœur comme les autres !
Julie.—Pas lui, toujours. Du reste, juges-en par toi-même. Il m'a dit : "Mademoiselle, si vous donnez votre cœur à moi, c'est moi donner mon foie à vous." Change pour change. Il n'est pas chérant, votre protégé.

ABONDANCE DE BIENS



Elle. — Ainsi, vous voilà fiancé à l'une des jumelles Musgrave? Comment faites-vous pour distinguer votre future?

Lui. — Je ne m'occupe pas de cela.

MONSIEUR BABINET.



CHAQUE jour de l'année, hiver comme été, à deux heures dix, M. Babinet se montrait sur le seuil de sa porte; puis, s'aidant de sa canne, il traversait la place à petits pas.

Les commères se le montraient du doigt :

— Voilà M. Babinet, disaient elles, qui va faire sa partie au café du "fils".

Le "fils" n'avait plus de père et comptait soixante-dix printemps; mais les anciens du pays l'appelaient le "fils", lorsqu'il était jeune, et ce nom lui était resté. Seulement c'était un vieux fils.

L'hiver, M. Babinet portait une casquette à oreilles, doublée de peau de renard, un carrick à plusieurs collets et de gros chaussons fourrés; l'été, une jaquette en toile, des souliers jaunes, un panama et une ombrelle blanche.

La place de Saint-Alban-l'Eclairé avait environ cent mètres de long sur cent cinquante de large; M. Babinet mettait bien un bon quart d'heure à la traverser; c'était, d'ailleurs, son unique promenade.

Depuis vingt-deux ans et demi, M. Babinet n'était sorti de chez lui que pour se rendre au café du "fils". Il suivait toujours la même ligne de pavés et si, parfois, une voiture de roulier stationnait, il attendait patiemment qu'elle se fût éloignée, plutôt que de faire un détour.

Arrivé au milieu de la place, que marquait un pavé teinté de bleu, M. Babinet faisait halte, se mouchait dans un grand foulard rouge et humait une prise de bon tabac à la rose. Puis il continuait sa route.

Sur le seuil du café, il s'arrêtait une seconde et consultait sa montre, après l'avoir approchée de son oreille.

Il entrait, la tête haute, rendait, de la main, son bonjour au "fils", qui fumait sa pipe assis sur le billard, et d'un pas délibéré, gagnait la deuxième table à droite, contre le mur.

Le "fils" lui servait une demi-tasse et lui apportait un jeu de carte.

M. Babinet commençait à faire une réussite.

Ni grand ni petit, ni gros ni maigre, les cheveux poivre et sel et les yeux de couleur indécise, M. Babinet était d'humeur égale dans la vie courante, et la bonne madame Babinet n'avait qu'à se louer de lui.

Cependant cet homme avait un ennemi, un ennemi mortel!

Au moindre bruit, M. Babinet tournait les yeux vers la porte, et son regard prenait une expression mauvaise. Il attendait l'ennemi.

L'ennemi? Eh! oui, l'ennemi, M. Rigaudin, un ancien marchand de bois avec lequel, chaque après-midi, il livrait de terribles combats... aux dominos.

M. Rigaudin était grand et gros, avait le teint rouge, les cheveux blancs et les sourcils noirs. D'une chiquenaude, il eût écrasé M. Babinet, et cependant M. Babinet le battait chaque jour et lui soutirait son argent.

Hors du café, Rigaudin et Babinet s'évitaient avec soin; ils ne se saluaient même pas, comme il convient à de véritables ennemis.

Chaque jour, lorsque la demie de deux heures sonnait, M. Rigaudin franchissait le seuil du café; il s'asseyait en face de Babinet, puis roulant des yeux furibonds :

— Les dominos! criait-il.

Le "fils" apportait la boîte, qui avait une vague ressemblance avec une boîte de pistolets; les dominos étaient vidés avec un bruit de mitraille sur la table de marbre, mêlés avec fracas.

Les parts faites, chacun les rangeait en escadrons, les abritait de ses mains, de crainte d'un regard indiscret. Puis la bataille commençait ardente.

Après chaque partie, c'étaient des discussions interminables, où l'aigre fausset de Babinet ne se laissait pas dominer par la basse de Rigaudin. Et les rouliers de passage en faisaient des gorges chaudes.

Vers quatre heures arrivaient l'agent voyer Lemire et le greffier Cigismon. L'un s'asseyait à la droite de Babinet, l'autre à la gauche de Rigaudin, et, tout en sirotant leur absinthe, ils jugeaient des coups et s'interposaient lorsque le débat était par trop violent.

Lorsque la demie des cinq heures avait sonné, M. Babinet devenait nerveux, jouait moins bien. On sentait qu'il avait hâte d'en finir.

En effet, la partie en cours terminée, il pliait bagage et comptait et recomptait son argent, tandis que Rigaudin, cramoisi, lui reprochait son gain: il payait son loyer, bien sûr, avec ce qu'il lui "volait" chaque jour.

Son bénéfice dûment constaté, Babinet reposait, les griffes en avant, prêt à s'élançer, sans peur des gros poings de l'ancien marchand de bois.

Mais, à six heures moins dix, il décampait. Du seuil du café, Rigaudin le poursuivait de ses imprécations, le traitant d'agrefin et jurant ses grands dieux qu'il ne jouerait plus avec lui.

Impassible, Babinet traversait de nouveau la place à petits pas.

Et chaque soir, c'était la même comédie.

* * *

Ce jour-là, M. Babinet n'était pas dans son assiette. A l'occasion de la fête de madame Babinet il avait copieusement dîné. Le friand bonhomme était même revenu trois fois à certaine crépine de volaille; puis, pour la faire descendre, il avait, au dessert, bu trois doigts de vin muscat.

M. Babinet n'était pas dans son assiette. Dès la troisième partie, il avait failli s'endormir. M. Rigaudin gagnait, car le traître en profitait pour tricher.

A la fin, M. Babinet s'en était aperçu, et une discussion terrible commençait à éclater, lorsque Lemire et Cigismon vinrent mettre le holà.

D'un commun accord, les dominos, cause de discorde, furent réintégrés dans leur boîte, Cigismon proposa une partie de cinq-cents; tous quatre se mirent à jouer.

Cependant Babinet n'était pas à son aise; ce diable de muscat lui donnait d'invincibles somnolences.

A cinq heures, lorsque le "fils" eut fermé la devanture et allumé les quinquets, M. Babinet dormait comme un bienheureux, le menton sur la table.

Lemire murmura quelques mots à l'oreille des deux autres, alla éteindre les lampes, puis, à tâtons, regagna sa place.

— Atout, dit-il, atout, ratatout... Allons, à vous, Babinet...

Le bonhomme remua légèrement.

— Allons, à vous, monsieur Babinet, dit à son tour Cigismon. Avez-vous du trèfle?

Ah! M. Babinet se frotta les yeux. Il n'y voyait goutte.

— Allons, à vous, monsieur Babinet!... hurla Rigaudin.

Tout à coup, de l'obscurité un sanglot s'éleva : — Ah!... mon pauvre Rigaudin, gémit une voix lamentable, je suis devenu aveugle!...

JOSUÉ.

UNE GROSSE FRAYEUR



Lui. — Voulez-vous m'épouser?

Elle. — Tiens, voilà un homme de police; s'il m'en donne la permission, j'y consens.

Lui. — Comment! Vous êtes sous la garde de la police ou bien vous me dénoncez?

Elle. — Pas précisément; mais celui-là, c'est mon père.

TRISTESSE

Le soleil radieux paraît à l'horizon.
A ses rayons plus chauds s'éveille la nature
L'oiseau reprend son chant ; le ruisseau son murmure
Et le zéphyr plus doux caresse le gazon.

Tout renaît. Dans l'azur, les lilas et les roses
Exhalent les parfums les plus délicieux,
Les papillons légers au vol capricieux
Volligent gentiment au sein des fleurs écloses.

Pourtant quand près de moi tout rêve le bonheur
Je suis triste, pensif et mon cœur solitaire,
Vaincu par la douleur en vain se désespère,
Accusant du destin l'implacable rigueur.

J'adorais une enfant, pleine des plus doux charmes,
Et mon amour trouvait un écho dans son cœur ;
Mais hélas ! le ciel fut jaloux de mon bonheur
Je suis seul maintenant... Pardonnez-moi mes larmes !

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

I

LE COIN DE "JOE"

— Pourquoi faut-il tourner la langue sept fois
avant de parler ?
— Pour faire l'économie de six bêtises.

**

— Qu'est-ce qu'une langue bien pendue ?
— Une sonnette dont le diable tient le cordon.

**

— Pourquoi met-on toujours le cœur en avant
lorsqu'on parle d'amour ?
— Parce que, dans une bataille, on met tou-
jours en avant les troupes sur lesquelles on
compte le moins.

**

— Qu'est-ce que confier un secret ?
— C'est donner l'exemple de l'indiscrétion.

**

— Qu'est-ce que l'imagination ?
— Le bonheur des malheureux et le malheur
des heureux.

**

— Qu'est-ce qu'un esprit obtus ?
— Celui qui comprend lorsque les autres ont
oublié.

**

Le pléonasme dans le style, est le signe d'un
esprit qui n'a pas le mot, comme la multitude
des paroles en affaires est le signe d'un homme
qui n'a pas le sou. (L. V.)

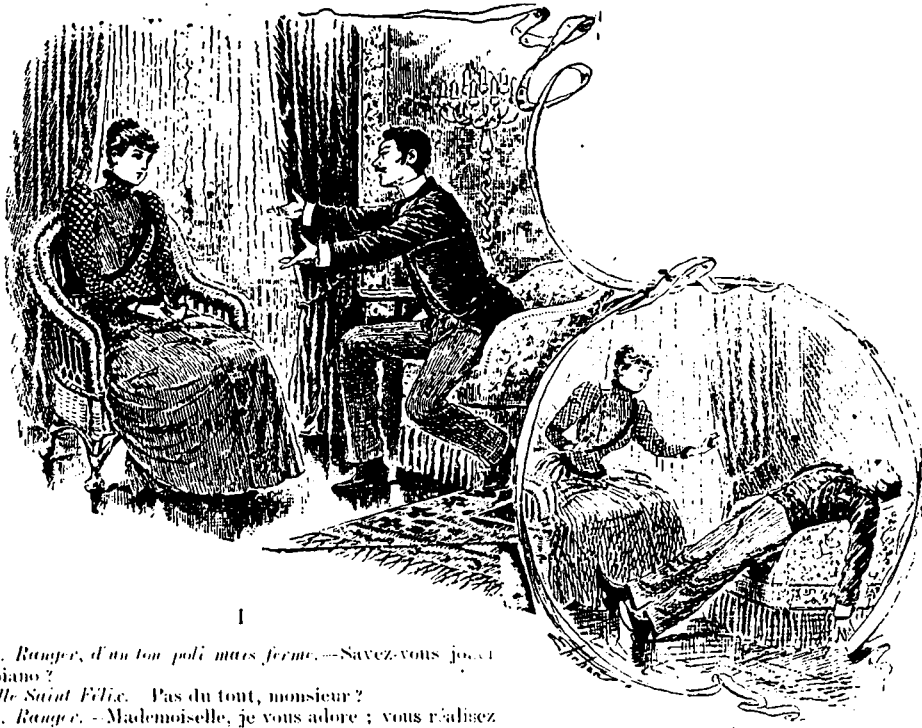
UN MOYEN INFALLIBLE



Veuve de la veille. — Oui, je sais que c'est un bon en-
trepreneur de pompes funèbres ; mais le prix qu'il me
demande est bien en dessous de ce que je puis et veux
payer. Je désire les funérailles les plus coûteuses qui
se soient vues.

L'amie. — Mais alors, confie la chose à un plombier.

SIX D'UNE SORTE ET UNE DEMI-DOUZAINÉ DE L'AUTRE



M. Rouger, d'un ton poli mais ferme. — Savez-vous jouer
du piano ?
Mlle Saint-Félix. — Pas du tout, monsieur ?
M. Rouger. — Mademoiselle, je vous adore ; vous réalisez
tous mes rêves...

II

Mlle Saint-Félix. — Mais je joue assez bien du violon.

**

La langue est la serrure du trésor du cœur,
la parole en est la clef.

**

Aussi pour la langue l'homme est supérieur à
l'animal. Par elle encore il se distingue de ses
semblables.

**

On se trouve moins spirituel en se souvenant
de ce qu'on a dit, qu'en songeant à ce qu'on
aurait pu dire.

**

Un pédant tient plus à nous instruire de ce
qu'il sait que de ce que nous ignorons.

**

Le babillard est un être mixte, qui tient à la
fois de la portière et de l'indiscrétion.

**

Il faut croire qu'il a une maladie qui l'oblige
à remuer la langue, car ordinairement il n'est ni
vaniteux, ni orgueilleux et il n'a pas la préten-
tion du beau parleur.

**

Généralement, et le plus souvent ce défaut
(tant aimé) existe chez les femmes, aussi voit-on
souvent des hommes qui sont femmes !...

**

Malgré les meilleures intentions, le babillard
peut devenir un être fort dangereux.

**

C'est l'enfant terrible des salons, qui fait
beaucoup de mal sans s'en douter.

**

Comment, dans un flux de paroles qui ne
tarissent pas ne se glisserait-il pas, même à son
insu, de l'indiscrétion, de la médisance et un peu
de calomnie ?

**

Le babillard est l'être le plus ennuyeux, le
plus insupportable qu'il y ait dans la société.

**

Ainsi
Sur l'appui du monde
Que faut-il qu'on fonde
D'espoir ?
Cette mer profonde,
En débris féconde,
Fait voir
Calme au matin l'onde...
Et l'orage y gronde
Le soir.

JOE.

CHAUSSURE HISTORIQUE.

Dans un magasin de chaussures :
— J'aurais besoin d'une paire de souliers pour
la ville ; montrez-moi quelque chose de bien
soigné !
— Bien, madame. Désirez-vous des talons
Louis XV ?
— Oh !... je ne sais pas... Non, donnez moi du
Louis XII ou du Louis XIII, ça sera bien assez
haut.
Tête de l'employé !!

LA TOURNÉE DU LUNDI

Un mendiant se croisant avec un de ses con-
frères :
— Tu t'en vas ?
— J'ai fait ma recette.
— Et tu es content ?
— Le maximum.
(Textuel).

THÉÂTRE-ROYAL

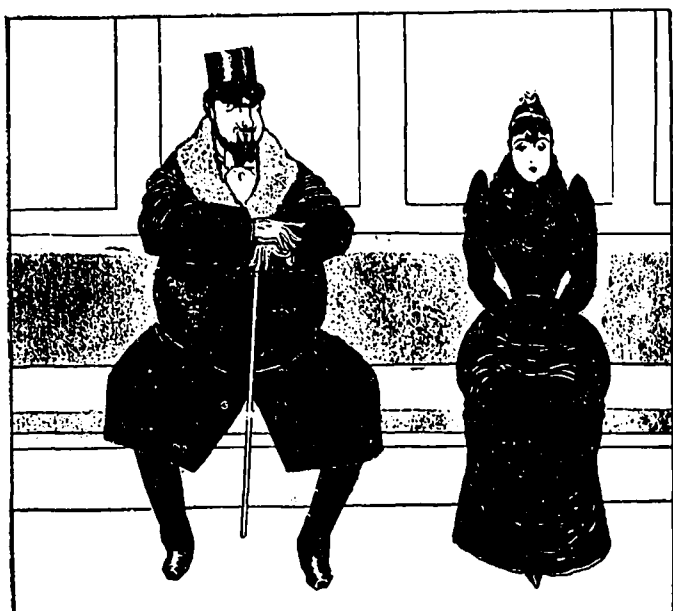
Le joli mélodrame de Ro-
bert Buchanan "Alone in
London," est représenté cette
semaine au Théâtre Royal par
la troupe de Wm de Shetley.
Cette pièce est une des plus
jolies représentations connues,
et tout le monde se rappelle le
grand succès qu'elle a eu
quand Mlle Cora Tanner a
tenu le rôle de Nan. Cette pièce est représentée
par une compagnie très capable et elle a rem-
porté un grand succès.
Nous devons des compliments à Mlle Olive L.
Oliver pour la manière savante et gracieuse avec
laquelle elle a tenu le rôle principal Annie Mea-
dows ou Nan, comme elle est appelée. Tous les
autres rôles sont aussi très bien tenus. La partie
musicale sous la direction de M. R. Cavallo a été
très bien rendue. En somme le tout est un vérita-
ble triomphe.
Aussi on s'empresse de profiter des dernières
séances de samedi, dans la matinée et la soirée,
pour aller entendre cette jolie pièce.
La semaine prochaine on aura le plaisir d'avoir
la fameuse compagnie de Variété de Gus Hill,
où trente artistes gymnastes figurent. Les dan-
seurs, les chanteurs et les athlètes sont de pre-
mière force.

QUESTION DE POINTS DE VUE



I

Il n'est pas bon que l'homme soit seul



II

Mais du moment qu'on est deux.....



III

..... la loi de l'attraction doit faire son œuvre.....



IV

..... Jusqu'à un certain point seulement.....



V

..... Car c'est une loi cupideuse qui.....



VI

..... à certains points de vue.—Mais, vous m'embêtez, avec vos théories absurdes qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Est-ce que je ne serais pas mieux si j'avais ce banc-là à moi tout seul?

Calderon

UNE SCÈNE DE DRAME



es mémoires de Talleyrand, qui viennent de paraître et qui ont causé presque une impression de déception, tant la curiosité était éveillée depuis longtemps sur cette publication qu'on supposait pleine de révélations, en raison du délai imposé pour leur apparition. — ces Mémoires contiennent, cependant, le récit de quelques scènes curieuses.

C'est surtout dans ses souvenirs sur Napoléon que Talleyrand s'est laissé aller, bien qu'il se soit imposé de ne pas sortir du domaine de la politique, à retracer quelques anecdotes caractéristiques sur l'homme.

Il raconte, par exemple, sa première entrevue avec Bonaparte. — celui-ci traitant aussitôt avec lui, bien qu'il n'eût pas encore un passé de gloire militaire, d'égal à égal, et soutenant fièrement que, son oncle l'archidiacre valait l'oncle de Talleyrand, qui avait été archevêque.

En Corse, lui dit-il, un archidiacre vaut un évêque de France.

Ou bien il montre Napoléon, même tout-puissant, quand il est devenu Empereur, cédant à des accès de colère puérils ou se laissant entraîner à des folies d'orgueil, comme le jour où il fut pris d'une véritable rage parce que le prince Ferdinand d'Espagne l'avait appelé "mon cousin" et non "sire".

Quel épilogue Sainte-Hélène, après Waterloo, devait donner à ces aberrations tyranniques !

**

Mais encore que Talleyrand n'indique qu'en quelques lignes ces traits typiques comme par un parti pris de ne pas lâcher la bride à ses impressions personnelles, il les esquisse dans une vraie scène de drame, qui eût pu prêter à un développement digne de sa singularité et qui se trouve être d'une haute philosophie.

Oui, une scène de drame, et un auteur dramatique n'imaginerait rien de plus saisissant en effet !

C'était peu de temps avant la journée du Dix-Huit Brumaire qui allait livrer la France à Bonaparte.

Talleyrand était le complice de l'attentat qui se préparait, et Bonaparte, qui demeurait alors rue Chantier. — depuis rue de la Victoire, — était venu, en secret, conférer avec Talleyrand, qui habitait la rue Taitbout.

Un nouveau chef-d'œuvre à l'horizon



Commis d'hôtel. — Ah ! Monsieur arrive du steamer ? Monsieur veut-il une chambre pour longtemps ?

Voyageur européen. — Mon Dieu, non. Quinze jours peut-être. Vous savez, juste le temps de prendre des notes pour faire un livre sur les mœurs des Canadiens-Français.

C'était dans la maison qui porte maintenant le numéro 21 qu'avait lieu l'entretien.

Les deux hommes causaient des dispositions à prendre pour cette journée dans un salon éclairé par quelques bougies.

C'était leur sort à tous deux qui allait se jouer, et ils discutaient de la façon la plus animée sur les mesures qui leur paraissaient les plus sûres.

L'ambition de Bonaparte se déchainait. Il ne cachait plus déjà son rêve de devenir le maître. Ce coup d'audace accompli, l'avenir s'ouvrait devant lui. Tout lui était permis.

Tout à coup, tandis que Bonaparte et Talleyrand engageaient ainsi les destinées de la France, ils entendirent un grand bruit, le bruit que fait un escadron de cavalerie.

Talleyrand dit que Bonaparte pâlit : lui aussi, sans doute et fut pris d'une vive émotion.

Le futur Empereur, tremblant comme un criminel, s'imagina que ses projets avaient été percés à jour par le Directoire, et qu'on venait l'arrêter.

**

En hâte, il souleva les bougies, et il chercha à se cacher, errant à travers l'appartement, essayant de trouver une retraite.

En quelques occasions décisives de sa vie, Napoléon eut d'étranges défaillances de la part d'un homme comme lui. Il perdit la tête, il s'obstina à forcer une porte, qui, cependant n'était pas fermée à clef...

Le bruit continuait, cependant : on entendait le cliquetis des sabres ; les chevaux étaient arrêtés devant la porte de la maison, et s'ébrouaient, tandis que les cavaliers attendaient un ordre. Mais personne ne monta dans l'appartement.

Au bout d'un instant, on entendit le commandement : "En route !" et les soldats repartirent ; bientôt, ils avaient quitté la rue.

Bonaparte demeurait atterré, incapable de prononcer une parole.

Enfin, Talleyrand comprit, et éclata de rire : tout s'expliquait naturellement.

Comme, à cette époque, les rues de Paris n'étaient pas toujours sûres, pendant la nuit, quand les maisons de jeu se fermaient, au Palais-Royal, on rassemblait tout l'argent qui avait servi à tenir le jeu, on le portait dans des fiacres, et le banquier des jeux avait obtenu de la police qu'une escorte de gendarmes, qu'il paierait, accompagnerait chaque nuit les fiacres jusqu'à son domicile, rue de Clichy ; or, cette nuit là, quelque chose avait cassé à un des fiacres, précisément devant la porte de Talleyrand, et c'était ce qui avait motivé le temps d'arrêt.

La conscience de Bonaparte avait parlé tout à coup ; il avait interprété tragiquement une chose fort simple ; il s'était senti coupable, et il avait tremblé.

BETISE HUMAINE.

Un charlatan de renom était arrivé à la ville. On assiégeait sa demeure du matin au soir.

Un homme qu'une paralysie du nerf optique prive de la vue se présente.

— Otez vos lunettes et regardez-moi, lui dit le grand homme en lui mettant quelques gouttes d'eau sur les yeux. Je vous ordonne d'y voir. Vous y voyez ?

— Non, monsieur.

— Je vous dis que si !

— Je vous soutiens que non !

— Si ! si ! vous dis-je, moi ; et je ne me trompe pas. Vous y voyez ?

— Ma foi, oui.

Et le malade se retire, au grand ébahissement de la foule rassemblée dans la salle.

— Ça va donc mieux ? lui dit un des assistants en l'arrêtant au passage.

— Pas du tout, répondit-il froidement.

— Mais alors, pourquoi avoir dit oui ?

— Que voulez-vous, mon cher, je n'ai pas voulu avoir l'air plus bête que les autres.

UN BON REMÈDE

Client. — Si ça vous est égal, docteur, je vous prierai de m'envoyer votre compte tous les deux mois, au lieu de tous les mois.

Docteur. — Certainement, mais pourquoi cela ?

Client. — C'est que je crois que cela m'économisera... une rechûte ou deux.

UN HOMME OBLIGEANT



(A une soirée musicale.)

M. Jones. — Qu'est-ce qu'il chante, celui-là ?

Delle Van Clef. — Ah ! laissez-moi mourir !

M. Jones. — C'est moi qui l'exaucerais, si j'avais mon revolver !

UN SIÈGE COMPLIQUÉ



Père François marchandant un canot. — Dites donc : il n'y a rien qu'un homme du cirque capable de s'asseoir dans ces ronds-là.

TROIS MODELES D'EXCITABILITE

I
Genre anglaisII
Genre allemand.III
Genre français.

La même histoire racontée par un anglais, par un allemand et par un français.

à la ronde. Un beau violon tout neuf avait remplacé le vieil instrument, que l'on pouvait voir, maintenant, suspendu dans sa chambre, au-dessus de la cheminée, tout à côté d'un vieux Christ enfumé. Pierre gagnait peu d'argent; il jouait pour l'amour de l'art, laissant son salaire à la libéralité de chacun. Il se trouvait heureux, ce brave paysan; conservant toujours, cependant, son air grave empreint d'une légère mélancolie; il se trouvait heureux, oui, mais quelque chose lui manquait, et il cherchait parfois, de longues heures, ce que cela pouvait bien être.

II

Mais un jour vint où un rayon de soleil entra dans sa pauvre cabane. Ah! ce jour-là, Pierre ne chercha plus; les vides de son cœur étaient comblés, il ne désirait plus rien... rien, car il aimait. L'amour était venu frapper à sa porte, sous les traits charmants d'une jolie fille du nom de Marthe, qui habitait un village voisin. Ils s'étaient connus à une noce, puis revus souvent; bref, ils s'étaient adorés. C'est si beau, quand on a devant soi toute une jeunesse et de l'amour tout plein le cœur.

Ah! les bonnes heures grisantes qu'ils passaient ensemble, buissonnant, bras dessus bras dessous, au plus épais de la forêt. Comme ils frémissaient, l'un contre l'autre, aux chants des oiseaux énamourés, et comme alors, ils faisaient de beaux rêves d'avenir!

Tant de bonheur ne devait pas durer. Un jour, Marthe arriva tout en larmes au lieu de leur rendez-vous. Elle se jeta, sanglotante, dans les bras de Pierre, et lui apprit, par phrases entrecoupées, que son père voulait la marier.

Les choses étaient tout arrangées, son futur apportait une belle pièce de terre, convoitée depuis longtemps par son père, et qui devait, d'après les calculs du bonhomme, arrondir la métairie. Elle avait prié, supplié, déclarant que son cœur était pris, qu'elle aimait ailleurs.

EN CAS DE BESOIN

POUR VOTRE FÊTE :

A Mademoiselle B.

C'est demain qu'est votre fête,
Mignonnette aux jolis yeux...
Je voudrais être Brizeux.
Ou Musset, l'aimé poète,
Pour vous chanter radieux.

Je ferais vibrer ma lyre
En de mélodieux sons;
Et mes joyeuses chansons
Sembleraient, en leur délire,
Des gazouillis de pinsons.

Votre joli nom de reine,
Ma Muse le chanterait,
Et toujours célébrerait
Votre grâce souveraine
Que chacun adorerait.

D'une robe printanière
Mes vers auraient la saveur;
Et par leur charme rêveur,
Doux comme une humble prière,
Ils toucheraient votre cœur.

Toucher votre cœur de femme?
Ah! quel rêve!... Recevoir
De vous un doux mot d'espoir,
Mais ce serait, sur mon âme,
Le paradis entrevoir...

N'ayant qu'un banal langage,
Je vous dis timidement;
"O belle que j'aime tant,
"Acceptez ce tendre hommage
"De mon cœur tout palpitant!

"Ne riez pas du poète...
"Acceptez ces vers boiteux,
"Mais d'un sincère amoureux,
"En ce jour, pour votre fête,
"Et vous le rendrez heureux!"

OPPORTUNISME

Candidat. — Mes amis êtes-vous en faveur de laisser les verres entrer sans droits?

Une voix. — Ça dépend de ce qu'il y a dedans.

LA DERNIÈRE RITOURNELLE

C'était, par ma foi, un fort beau gars, que le ménétrier Pierre; il était, en dépit de sa haute taille et de sa force, resté timide, avec un je ne sais quoi de rêveur.

Fils de cultivateur, orphelin très jeune, n'ayant ni sou ni maille, Pierre s'était élevé un peu à la diable, dans sa chétive bicoque, seul héritage de ses parents. Mais il se moquait bien de cela, ce fils de cultivateur, qui était né avec une âme d'artiste; les légumes de son jardinet lui suffisaient; et il braconait par-ci par-là, dans la forêt voisine.

— Ah! les bonnes journées qu'il passait dans ces bois, assis sur la mousse tendre, humant les âcres senteurs des bruyères, écoutant vivre la nature, heureux de surprendre ses secrets, il chantait alors de sa voix pure, un peu grave, improvisant ses airs suivant ses impressions gaies ou tristes. Il étudiait les modulations des petits oiseaux, répétant après eux, en élève attentif. Bientôt, cela ne lui suffit plus: ayant découvert chez lui un violon vieux comme le monde, qui rendait vaguement quelques sons fêlés, il lui passa par la tête l'idée de devenir musicien. Pourquoi ne trouverait-il pas moyen d'animer ces cordes, d'y faire passer un peu de son âme? Elles rendaient des sons, la voix aussi, il chantait bien, improvisant ses airs, pourquoi ne jouerait-il pas aussi? Les petits oiseaux seraient ses maîtres, il les écouterait en les accompagnant.

Et Pierre avait grandi en devenant un véritable artiste. Les vieux pleuraient lorsqu'il donnait son dernier coup d'archet, en terminant quelque mélodie lente et triste, et les jeunes filles sentaient leurs jambes partir en danse, lorsqu'il commençait les premières ritournelles d'un gai quadrille ou d'une sautillante polka.

Pierre était devenu le ménétrier de tous les villages avoisinants; il ne se célébrait pas une noce sans qu'on vint le quêrir de plusieurs lieues



Le bel Alphonse. — Croyez-vous m'aimer assez pour être ma femme?

Mlle Julie. — Oh! certainement, Alphonse.

Alphonse. — Très bien. C'est seulement dans le cas où je me déciderais à me marier. Je veux savoir où m'adresser.

LE FORGERON

(LÉGENDE SLAVE)

I



Le fer, plus utile que l'or.
(BUFFON.)

UR les bords de l'Oufa, au pied des monts Ourals, s'élève une ville superbe dont les dômes et les minarets, sous les revêtements d'or, prennent aux rayons du soleil des lueurs d'incendie.

Il y a trois siècles à peine, cette ville n'était encore qu'un bourg, où les habi-

tants des campagnes environnantes venaient s'approvisionner chaque semaine.

Or donc, à cette époque, vivait à un forgeron nommé Péters Krékov. Jeune, robuste, intelligent, aimé d'une femme à la fois bonne et jolie, il possédait tout ce qui devrait suffire à former le bonheur ; et pourtant, il n'était pas heureux.

Chaque matin en se mettant à l'ouvrage, il maudissait le sort qui le condamnait à façonner le fer ; et chaque soir, il portait envie à ses voisins, d'autres artisans comme lui, dont le labeur lui semblait moins rude ou mieux rétribué que le sien. Mais, puisqu'il ne connaissait pas d'autre métier, il fallait bien garder celui de forgeron, qui d'ailleurs lui permettait de gagner honnêtement son pain.

Pour se dédommager de cette dure contrainte, il frappait à tours de bras sur son enclume, l'apostrophant avec colère, ainsi que le lingot rougi qui, pour protester sans doute, jetait des gerbes d'étincelles sous chaque coup de son marteau.

« Métal têtû, disait-il, depuis bientôt vingt ans que nous sommes aux prises, je n'ai pu te réduire qu'en te battant à en perdre haleine ; tu finiras par avoir ma peau.

« Je voudrais que tu fusses resté jusqu'à la fin du monde ignoré et captif sous la masse des monts, que le moindre caillou fût plus précieux que toi, que personne n'eût jamais songé à te plier aux usages de vie. J'en conviens, tu es le soc de la charrue qui fertilise la plaine, mais tu es bien plus encore l'arme perfide qui sert les projets du méchant.

« Maudit ! maudit soit le premier qui t'arracha du sein de la terre !... Si j'en étais le maître, je t'y ferais si bien rentrer qu'il ne resterait pas dans toute la Russie assez de fer pour faire un clou ! »

Péters Krékov fut interrompu par une exclamation de surprise. Celui qui l'avait poussée était un de ces pauvres diables toujours errants sur les grands chemins, à la grâce de Dieu : son corps chétif disparaissait sous la pelisse doublée de peau de mouton dont il était couvert ; ce misérable vêtement, déchiré, loqueteux, souillé, ayant depuis plus d'un demi-siècle perdu les traces de sa couleur primitive, lui donnait l'air étrange : d'ailleurs il n'était jamais venu sur les bords de l'Oufa, personne ne le connaissait.

En entendant ces imprécations de l'artisan, il avait relevé la tête.

« Par saint Georges ! s'écria-t-il, qu'ai-je entendu ?... Hé quoi, serais-tu celui que je cherche depuis au moins cent ans ? »

Le forgeron s'était arrêté ; dure vers de sa main il essuyait la sueur qui ruisselait sur son front,

« Passe ton chemin et Dieu te bénisse ! répondit-il au mendiant.

— O mon petit père ! ne me renvoie pas ainsi, supplia le pauvre homme, écoute-moi seulement : je puis, si tu le veux, te rendre assez riche pour que tu n'aies plus besoin de batailler avec ton enclume.

« Depuis bien longtemps, je cherche, sans pouvoir le trouver, quelqu'un qui veuille consentir à ne point avoir chez lui une parcelle de fer : à cette condition je lui donnerai la moitié du trésor dont je ne puis, hélas ! disposer moi-même. »

Et, de la main qu'il venait de tendre pour recevoir l'aumône, il présentait au forgeron un petit sac de cuir alourdi par de l'or, des perles, des émeraudes, des rubis et des escarboucles.

« Ah ! pour le coup, je suis ton homme ! s'écria Péters Krékov, en jetant à terre son lourd marteau pour s'emparer de ce que lui offrait l'inconnu ; tope là ! compère ! et partageons.

— Prends, prends, dit le vieillard, je reviendrai dans trois jours pour régler cette affaire ; puisses-tu d'ici là ne point changer d'idée ! ajouta-t-il en s'éloignant.

— N'aie pas crainte », lui cria Péters Krékov, en soulevant d'un bras robuste le précieux fardeau.

II

Ivre de joie, le forgeron jetait par la porte et par la fenêtre les pinces, les tenailles, l'enclume et les barres de fer.

« Ne te fatigue pas, Péters Krékov, dit en s'arrêtant à sa porte un superbe cavalier à l'armure étincelante, je viens tout exprès pour te donner un coup de main ; et, tirant son glaive du fourreau, il le tendit vers la demeure du forgeron. Aussitôt, comme s'il eût été de l'aimant le plus pur, tous les lingots, et jusqu'à la limaille répandue sur le sol ou mêlée à la cendre, s'élançèrent vers lui, et le cavalier repartit au galop de sa monture suivi par cette singulière escorte.

« Bon voyage ! » cria Péters, en poussant un soupir de soulagement. Il se trouva d'abord si heureux qu'il resta accablé sous le poids de son bonheur ; puis il songea à la joie de sa femme lorsqu'elle saurait cette bonne nouvelle ; il courut vers elle, il se jeta à son cou.

« Macha ! ma petite colombe, embrasse-moi et dis-moi merci. Jette loin de toi ce plumet et cette casserole ; te voilà devenue une dame ; tu auras des pendants d'oreilles, une pelisse doublée de renard et un manchon d'Astrakan. Et tout d'une haleine, il conta à la jeune femme ravie la surprenante aventure qui lui arrivait.

Lorsqu'il eut fini, il se sentit brisé :

« C'est l'émotion, se dit-il, personne ne pourrait de sang-froid voir se réaliser tout d'un coup le plus cher de ses rêves : c'est à en perdre la raison... »

Il se mit à table : lui qui d'ordinaire dévorait de si bon appétit le pain noir et le bœuf salé, il n'eut pas faim.

« Es-tu malade, mon petit père ? lui demanda la tendre Macha.

— Non, ma colombe, c'est le plaisir de me savoir à tout jamais affranchi de mon chien de métier : ce bonheur m'accable. Tiens, je vais me promener le long de la rivière, voir les pêcheurs lever leurs filets. Donne-moi mes chausures, ma petite femme chérie. »

Mais Macha poussa des cris d'étonnement. « Tes souliers n'ont plus de semelles, elles sont déclouées !

— Alors, donne-moi mes bottes fourrées. »

Il n'eut pas fait dix pas qu'il glissa, se fit une bosse et se cassa deux dents. Hélas ! les semelles de ses bottes ne tenaient guère

mieux que celles de ses souliers : elles n'avaient plus de clous.

Entravé dans sa marche, ce qu'il eut de mieux à faire fut de revenir au logis. Il était un peu confus de sa mésaventure et aussi las que s'il eût parcouru à pied trente verstes.

Harassé, chancelant, il se laissa tomber sur le banc de bois placé devant le poêle.

« Seigneur ! Père Éternel ! s'écria Macha, que t'est-il arrivé, Péters Krékov ? Aurais-tu un peu trop d'eau-de-vie ?... Tu marches clopin-clopant comme un homme ivre. »

Sans répondre, le pauvre homme s'étendit de tout son long sur le banc, et resta là immobile, dormant à moitié.

Comme le poêle était démoli, qu'il n'y avait plus à la maison ni marmite, ni couteau, ni poëlon, ni grill, ni broche, Macha servit à son mari des concombres salés dans une écuelle de bois, du caviar sur une assiette, du karss et du thé froid.

Ce jour-là, les deux époux firent un mélancolique repas. Mais que leur importait, ils étaient heureux ! Macha aurait des pendants d'oreilles et son mari n'entendrait plus rouffler le soufflet de sa forge.

Il alla se coucher bien plus tôt qu'il n'avait la coutume de le faire, et ne put fermer l'œil de la nuit, car sa porte était sans serrure, ses fenêtres sans gonds ; et, la nuit, il y a en Russie comme ailleurs des gens malintentionnés qui rôdent dans les rues.

Dès qu'il fit jour, il se leva, essaya de compter tout ce que l'on peut faire avec beaucoup, beaucoup d'argent ; mais sa tête endolorie ne put supporter ce travail et sa pensée se fatigna vite à suivre ces riantes images.

Ne sachant où faire du feu, la pauvre Macha grelottait quoique enveloppée dans un grand châle ; le samovar à demi détraqué ne pouvait guère servir : néanmoins elle essaya de préparer du thé pour son mari qui, faible, chancelant, soupirait et gémissait sans savoir la cause de son ennui.

Le matin du troisième jour, il s'éveilla dévoré par la fièvre : il avait le délire.

Épouvantée, la pauvre femme fit appeler un médecin. Celui-ci examina attentivement le malade.

« Allez chercher le pope, dit-il, cet homme se meurt : son sang, subitement appauvri, ne contient pas un atome de fer. Je ne puis m'expliquer l'étrange phénomène qui le met en ce triste état : la vie semble s'échapper par tous ses pores. Donnez-lui à l'instant une potion ferrugineuse.

— Ah ! docteur, dit le moribond en faisant un suprême effort pour parler, signez plutôt mon arrêt de mort : j'ai blasphémé le fer, je suis perdu... »

— Il est fou ! s'écria le médecin.

— Il est fou ! » répétait avec angoisse la pauvre Macha, en faisant de grands signes de croix ; et, terrassée par la douleur, elle se laissa tomber sur les genoux, se prosterna le front dans la poussière, priant et sanglotant tour à tour.

Mais le piétinement d'un cheval au galop se fit entendre, la malheureuse femme releva la tête ; à travers les vitres de la fenêtre, elle aperçut le cavalier à l'armure étincelante, qui arrivait à toute vitesse vers sa demeure ; son cheval noir portait en croupe un vieillard couvert de guenilles. Ils s'arrêtèrent à la porte du forgeron et entrèrent chez lui sans y être invités.

Péters les reconnut tout de suite.

« Grâce ! s'écria-t-il, grâce ! seigneur saint Georges. Comment ne vous ai-je point reconnu !... Pour l'amour de Dieu ! que votre compagnon reprenne sans tarder son trésor maudit, ou c'en est fait de moi, je suis un homme mort !... »

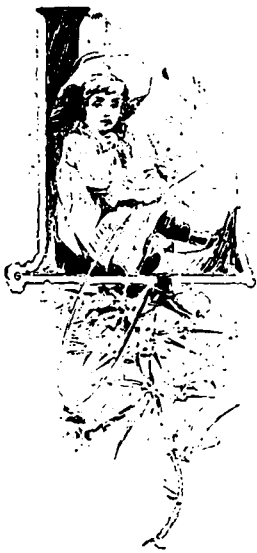
Alors saint Georges, car c'était bien lui, fit tournoyer son glaive : toutes choses revinrent à leur place ; le malade rendit en tremblant de joie le sac de cuir que le pauvre hère reprit en grognant :

" Il est écrit que désormais personne ne saurait se passer du fer : l'or même ne pourrait le remplacer... "

Dans son ravissement, Péters Krékov saisit son marteau d'une main vaillante, et, sans proférer une plainte, se remit au travail ; il trouva même du plaisir à dompter le dur métal, à le voir s'embraser dans la forge, s'aplatir sous ses coups et se tordre à chaque effort de ses tenailles. Alors il remplaça ses imprécations d'autrefois par un chant de sa façon où il disait au refrain :

" Trésor de la Terre, l'or plus utile que l'or, façonne-toi sous ma main pour le bien de l'humanité. "

LE COUSSIN



UNE lune de miel, si invraisemblable qu'elle était depuis deux ans bientôt le thème de toutes les conversations, fut troublée brusquement par un coup de foudre. Un soir, en rentrant d'un bal, Edmond Caravelles se mit au lit avec la fièvre. Il avait pris froid en montant en voiture. Il ne dit rien d'abord à Marthe, pour ne pas épouvanter son affection toujours inquiète, mais, le lendemain matin, il fallut en-

voyer chercher le médecin, qui diagnostiqua une pneumonie double, et déclara brutalement que le malade était perdu.

Trois jours après, en effet, Marthe était veuve.

Madame Caravelles avait espéré jusqu'au bout, en dépit du pronostic du médecin, en dépit de la fièvre intense qui empâtait la langue de son mari et en menait sa pensée dans le monde des chimères, en dépit de tout.

Cette mort la foudroya littéralement. Elle ne jeta pas un cri, n'eut aucune crise violente, ne se précipita pas à corps perdu sur le cadavre avec des sanglots stridents et affolés : elle ne se tordit point les bras de désespoir ; elle tomba assommée comme d'un coup de massue. On l'emporta dans son lit, où elle demeura tout un jour, sans mouvement, les yeux grands ouverts, sans regards, la face décomposée, l'âme évadée on ne sait où, ne répondant pas aux questions anxieuses qu'on lui posait, pinçant simplement les lèvres lorsqu'on cherchait à lui introduire dans la bouche un peu de nourriture.

Elle se leva pourtant dans la journée du lendemain, l'air accablé, les traits ravagés, la face dévastée, comme si elle avait passé la nuit à pleurer, alors qu'aucun sanglot n'avait pu soulever de sa gorge crispée, qu'aucune larme n'était tombée de ses yeux, où la source semblait en avoir été desséchée par la flamme qui brûlait dans son regard.

Elle se leva automatiquement et se dirigea à pas titubants, avec un pas de somnambule, vers la chambre de son mari. Et comme des amis s'interposaient, désirant lui éviter une scène pénible, elle les écarta d'un geste brusque, sans mot dire, et marcha vers le cercueil dans lequel on venait de déposer le corps d'Edmond.

Elle contempla un instant de ses grands yeux fixes, qui semblaient ne rien voir, la face blafarde, aux méplats tirés et aux orbites cavernueuses, de son ami, et regarda autour d'elle, semblant chercher quelque chose. Puis, toujours de son pas ankylosé, elle alla prendre, dans le petit salon réservé à leurs tête-à-tête, un des deux coussins du large divan sur lequel ils avaient un tant de fois leurs lèvres, à l'heure des douces causeries prolongées devant le grand feu clair, et elle vint doucement le glisser sous la tête roulante du pauvre cher, et baisa ses lèvres.

Madame Caravelles resta près d'un mois sans vouloir recevoir personne. Elle se faisait servir ses repas dans sa chambre. Un œuf à la coque le matin, un peu de bouillon le soir et une aile de poulet. Encore, dans les premiers jours, se contentait-elle de sucer quelques mouillettes, le matin.

La femme de chambre la trouvait invariablement, chaque jour, dans une attitude érasée, à demi couchée dans sa chaise longue, les bras dégingolés de chaque côté du dossier, immobile, anéantie, sans parole, le regard constamment rivé à la fenêtre où, dans l'entre-croisement des draperies, un coin du ciel s'apercevait, d'un gris terne, rayé de temps en temps du vol noir des hirondelles. Elle ressentait au cerveau comme une sensation calmante de vide. Sa pensée stagnait très vague, avec des contours incertains. C'était comme une vapeur dans laquelle elle ne reconnaissait plus rien de ce qui avait été autrefois. Elle répétait parfois : " Edmond, Edmond ", mais ces deux syllabes résonnaient intérieurement comme dans un grand silence sans écho. Cela ne lui représentait rien, n'éveillait aucune idée, dans le brouillard où sa pensée était noyée. Sa mémoire avait comme sombré dans le gouffre. Il lui paraissait même, dans le commencement, qu'elle avait toujours vécu ainsi, en une prostration si complète, qu'elle n'entendait même pas sonner l'heure au timbre pourtant strident de la pendule : et, pour la ramener un instant à la réalité, la femme de chambre était obligée de la prendre par le bras et de lui répéter à plusieurs reprises :

" Il faut manger, il est midi. " Ou bien : " Il est six heures, c'est l'heure de dîner, madame, ça ne sert à rien de vous tourner les sangs comme ça. "

Ce à quoi répondait toujours par un " Ah ! " singulier, sans conviction, qui ressemblait plutôt à un râle qu'à un mot.

Marthe resta à peu près huit jours l'esprit flottant entre le rêve et la réalité, tout près de tomber dans le noir de la démence ; puis elle entra par degrés dans l'existence.

Le jour où elle se reprit tout entière, les cataractes de ses yeux se rouvrirent. Elle pleura, mais elle pleura pendant près de huit jours sans discontinuer, brisée de spasmes, les yeux brûlés, reconquise par les songeries noires, les insomnies terrifiantes peuplées d'hallucinations effroyables, les désespoirs lancinants, les angoisses qui lui serraient le cœur jusqu'à la syncope.

Mort ! Il était mort ! Et elle comprit toute la profondeur, tout l'irréparable, toute l'atrocité de ce fait. Elle eut des révoltes, des crises imprécatoires.

Peu à peu, deux ou trois amies, des tout intimes, forcèrent sa porte et firent irruption dans sa douleur, pénétrant avec effraction dans son isolement qu'elle avait voulu et eru de bonne foi, éternel.

Elles les reçut sans bouger de sa chaise, et leur déclara, d'une voix à peine perceptible, que c'en était fait pour elle des joies de ce monde, qu'elle ne rirait plus jamais, jamais qu'elle porterait le deuil toute sa vie...

Une des visiteuses déclara, un peu inconsidérément, que le noir du reste, lui seyait à ravir.

Mais Marthe ne l'entendit pas, tout à l'expansion et à l'expression de son chagrin inconsolable.

L'amie repliqua, pour dire quelque chose, " qu'il fallait se faire une raison, que ça ne rimait à rien de se cloîtrer ainsi. "

Marthe monologuait, le regard dans le vague.

— Il était si bon, il m'aimait tant. Ah ! je peux dire que j'ai été une femme bien heureuse. Je n'ai jamais su ce que c'était qu'un désir. Ils étaient toujours réalisés avant même d'être exprimés. D'ailleurs, son amour était tout pour moi, je n'aimais rien en dehors de lui, je ne désirais rien lorsqu'il était là. Et il est mort. Ah ! il est toujours là pour moi, je vivrai éternellement avec son souvenir, peut-être avec sa présence invisible. Car je ne puis croire que les êtres qu'on a tant aimés s'en aillent à tout jamais, et sans retour, et et tout entiers. Il doit demeurer un peu d'eux-mêmes là où ils ont si longtemps habité, il doit flotter un peu de leur âme dans cette atmosphère, qu'ils ont si longtemps respirée. Tenez, le soir, quand la nuit tombe, je le revêts tel qu'il était hier encore, au coin du feu, assis, les jambes croisées et son sourire à la bouche, ce sourire si fin qu'il faisait si bon et si doux pour moi. Et nous causons.

La visiteuse se leva pour pendre congé. Comme elle traversait le petit salon, reconduite languissamment par Marthe, elle s'arrêta, et, surprise, désignant le divan du bout de sa main gantée :

— Tiens, qu'est donc devenu le second pouf ? Ça fait drôle, un seul. Il a l'air de boiter, votre divan.

Marthe porta son mouchoir à ses yeux et répondit :

— Mon pauvre Edmond... y a roulé tant de fois sa tête aimée. C'était notre coin favori. Nous avions chacun le nôtre, parfumés, le sien avec mon parfum préféré, le mien avec son parfum à lui. Enfantillages. Mais l'amour n'est fait que de ça. Et nous nous aimions tant...

— Alors, insista l'amie, qu'est-ce que vous en avez fait ?

— J'ai tenu à le glisser moi-même sous sa chère tête, afin qu'elle ne se heurte pas, aux parois, tandis qu'ils l'emporteraient.

— Ah ! quelle idée ! s'exclama l'amie, pour quoi un coussin ? Comme vous êtes enfant, ma chère belle, un oreiller, c'est tout ce qu'on met en pareil cas.

Sitôt qu'on sut que madame Caravelles entrebâillait sa porte, les visites de condoléances commencèrent.

Et, presque tout de suite, après les banalités d'usages, les clichés imposés par la circonstance, les apitoiements obligés, tout le monde, avec ensemble, de s'exclamer, en sortant, sur la disparition du pouf, de demander des explications que la jeune femme détaillait, d'un ton dolent, des pleurs roulant sur sa joue blême par les veilles.

Comme si un mot d'ordre avait été donné, le coussin devint bientôt le thème unique, inévitable, agaçant, obstiné des conversations.

— Comment ! mais vous êtes folle, ma chère, mettre un pouf ravissant comme celui-là dans un cercueil !

— Ils étaient d'un ton si charmant. Ils s'harmonisaient si parfaitement avec les nuances fondues du divan !

Il ne venait pas un ami maintenant qui ne parlât du pouf.

Ceux qui n'étaient pas au courant s'informaient :

— Tiens ! vous n'avez plus qu'un pouf. Pourquoi donc ?

Ceux qui savaient l'histoire disaient d'un ton bizarre, un peu gouaillour :

—On prétend que vous avez... mais ce n'est pas possible, n'est-ce pas ?

Le coussin s'imposa peu à peu à la jeune veuve comme une préoccupation constante, acharnée, énervante, une hantise, un cauchemar. Elle appréhendait les visites comme on appréhende un malheur.

Le coup de sonnette de la porte d'entrée lui retentissait brutalement dans le cœur, l'étreignant comme d'une angoisse.

—Encore quelqu'un, pensait-elle. Et encore l'éternelle question.

Et ça ne manquait pas. Et c'était tous les jours, dix fois par jour :

—Tiens, qu'est-ce que vous avez donc fait de votre coussin ?

Marthe finit par être prise de rages sourdes. Il lui poussait des envies folles de répondre :

—Que vous importe ?

Elle en vint à ne plus entrer dans le petit salon pour s'éviter l'irritation de voir l'autre, le témoin du passé et le prétexte de l'agacement de l'heure présente. Les visites ne lui donnaient pas un moment de répit. Elle songea un instant à fermer sa porte, à se cloîtrer définitivement, à s'enfermer avec le souvenir de son cher mort. Mais sous quel prétexte, maintenant qu'elle avait commencé à laisser entrer le monde chez elle, le monde égoïste et imbécile, avec ses potins, son indiscretion, son empiétement, ses stupidités coutumières, ses férocités inconscientes ?

Elle essaya d'un moyen pour échapper à cette persécution exaspérante. Elle fit disparaître le pouf, espérant éviter les allusions corrodantes. C'était en effet une idée, mais elle était mauvaise. Les "pourquoi" et les "comment" recommencèrent de plus belle, plus irritants, plus obsédants que jamais. Le coussin passait à l'état de légende. On en glosait partout, on commentait les aventures de l'un, puis, récemment, la mystérieuse et inexplicable disparition de l'autre.

—Elle est folle avec ses poufs, disaient ceux-ci.

—Parbleu, avançaient quelques sceptiques, tout ça, c'est pour faire parler d'elle.

—Elle veut nous la faire à la veuve inconsolable, ricanaient quelques jeunes gens, mais ça ne prend pas.

Des bouches complaisantes rapportèrent tous ces bruits à Marthe, qui, d'agacements en agacements, d'énervements en énervements, fut conduite à cette conclusion stupide, mais logique et nécessaire par les circonstances, qu'il fallait absolument qu'elle remplaçât le pouf cauchemar, pour avoir la paix.

Elle sentait la folie monter en elle insensiblement.

Qui plus est, un phénomène étrange se produisait. Cette préoccupation du coussin avait pris une telle place dans sa vie, ces derniers temps, elle avait hanté sa pensée avec une telle persistance, elle avait accaparé ses songeries si absolument, que, sans que Marthe s'en rendit compte, sans presque qu'elle s'en aperçût, cela avait peu à peu amoindri, puis éloigné, puis chassé presque l'obsession d'abord hallucinante du souvenir d'Edmond. L'agacement occasionné par le coussin se déplaça dans une évolution lente, insensible. Marthe bientôt accusa presque le mort et quasi lui en voulut, à lui, de ce qu'elle avait mis, elle, ce pouf malencontreux, ce pouf réfractaire, ce pouf fantôme dans son cerveau. Et, un soir qu'elle rentrerait harassée, après avoir, pour le rapporter, parcouru inutilement tous les magasins, s'obstinant, enragée dans sa poursuite, elle ne put s'empêcher de s'écrier, maussade,

dépitée, quasi furieuse, désorientée, désorganisée moralement, les nerfs surexcités, à bout :

—En vérité, c'est idiot. Un oreiller, après tout, aurait bien fait l'affaire.

—Vous savez la nouvelle ? Marthe se remarie.

—Ah bah ! si vite ! Il y a deux ans à peine que Cavareilles... Enfin, c'est dans l'ordre des choses.

Elle se remariait, en effet, la veuve inconsolable— C'est humain, hélas !

La goutte d'eau qui s'écrase, lente et rythmique sur le granit, finit à la longue par y faire son trou.

L'obsession du coussin, cette chose bête, avait fini par s'infiltrer goutte à goutte, chassant le regret et noyant le souvenir, dans le cœur de Marthe.

PERTES ET PROFITS

—Étonnant ! je viens de rencontrer ce sans-le-sou de Paul, et il avait quelques dollars en mains.

—Cela ne m'étonne pas, il venait de me les emprunter.

L'EXPRESSION DE LA VÉRITÉ

Victime.—Docteur, j'ai constamment froid aux pieds ; d'où croyez-vous que cela provienne ?

Docteur.—De la saison ; une piastre s'il vous plaît.

UNE DÉFINITION

L'enfant.—Qu'est-ce que c'est qu'un égoïste ?

L'homme.—C'est un monsieur qui vous parle tout le temps de lui, quand vous brûlez d'envie de lui parler de vous.

PORT PAYÉ

Elle (après une querelle).—Monsieur, vous pouvez me retourner mes lettres.

Lui (éditeur de journal).—Contenaient-elles des timbres pour le retour ?

BONNE PRÉCAUTION

Emeline (10 ans).—Maman laisse-moi tenir bébé.

Maman.—Non, tu pourrais le laisser tomber sur le tapis neuf et ça l'abîmerait.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 27 AVRIL, Après-midi et soirées.

La FAMEUSE COMPAGNIE de VARIÉTÉS

GUS HILL

30 - ARTISTES - 30

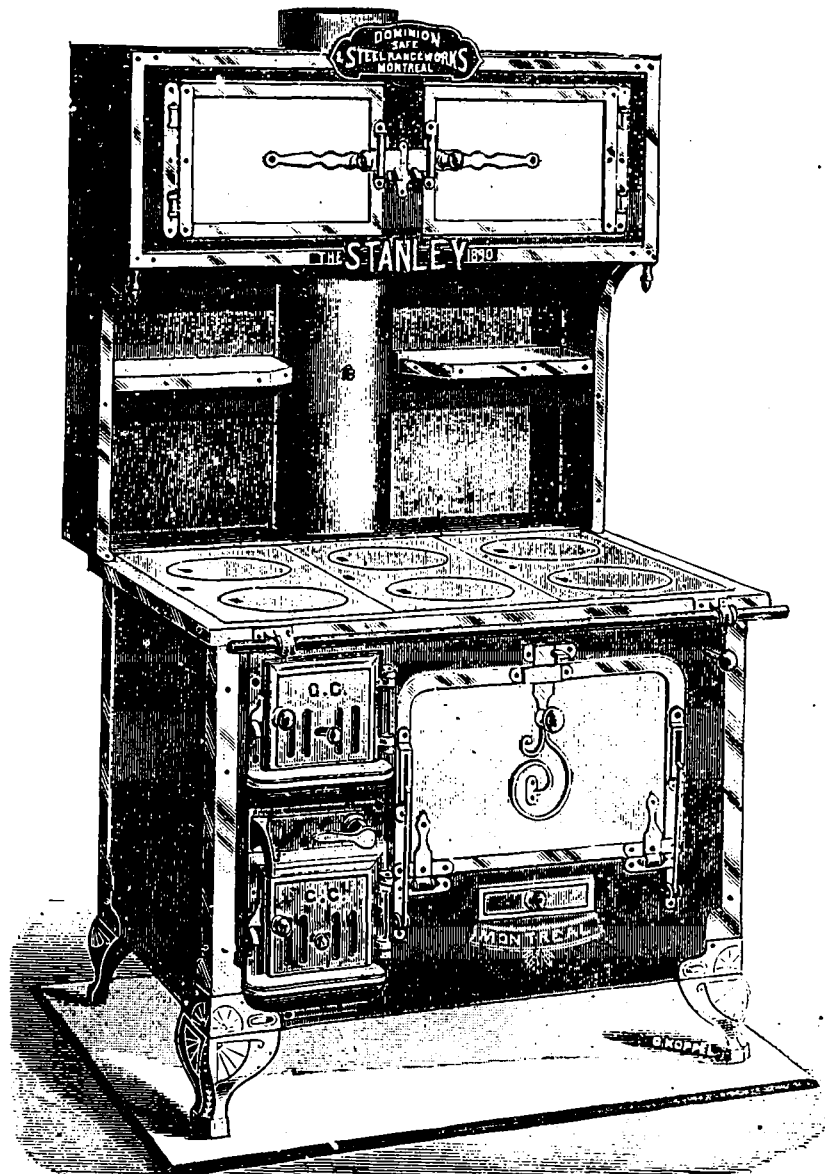
Gymnastes, chanteurs, danseurs, athlètes, etc. Toute une pléiade d'artistes distingués.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : THE RUNAWAY WIFE.



GODE. CHARPENTIER
Coffres-Forts et Poêles de Cuisine en Acier
320 RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL
Téléphone Bell 133.
Téléphone Fédéral 828.

DYSPEPSINE

— LE —

GRAND REMEDE AMERICAIN

— POUR LA —

DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Mauv de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

LE MUSEE DES FAMILLES. (58e année), paraissant deux fois par mois public dans son No. du 15 Février 1891: La messe de Suzel, par Abel Mercklein.— Sans lui, par Louise Mussat.— Les dix doigts de Jean Ruthé, par Sixte Delorme.— Un rival du grand Condé, par R. M.— Causerie de quinzaine, La destinée d'un hibou, par Clerget.— Causerie musicale, par Willy.— Le Royander-Goa, par Georges Grand.— Petits voyages à travers les grandes Industries Françaises, par G. B.— Mosaïque, par Eug. Muller.
ILLUSTRATIONS par A. Montelet, J. Wagrez, C. Bodmer, Gaston Nourry, C. Gilbert, Féral, Gaillard, etc., etc., et d'après de vieilles estampes.
Prix d'abonnement. Paris: un an 11 fr. Département, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



JONG D'OR SOLIDE

35c. pour un Jong valant \$2.

Ce Jong est fabriqué d'une composition métallique recouverte de deux lourdes lames d'or solide de 18 carats. Il est garanti: il gardera son lustre et sa beauté pendant des années. Une garantie "bons-faits" est envoyée avec chaque Jong, ainsi qu'un blanc, que vous pouvez remplir et renvoyer avec le Jong s'il ne vous donne pas satisfaction, et alors nous vous remettrons votre argent. Ce Jong se vend généralement \$2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de \$10.00. Pour introduire nos montres et nos bijouteries, nous enverrons ce Jong et en plus notre Catalogue et nos Termes Spéciaux aux Agents, etc., sur réception de 35c. en timbres-postes. L'annonce d'un Jong de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. (Envoyez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt.) Adressez SEARS & CIE., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartine

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT, Sommaire du No 51.—Mois de Décembre 1890.

SOMMAIRE.—Avis divers. *La Savoir Littéraire*: Les Touristes Lyonnais, par M. Constant Bertoz.—*La France et le Monde Littéraire*: Le Centenaire de Lamartine, par Jules Canton.—A Lamartine, par Mme. Anicte Moissonnier.—Lamartine au Collège de France par Jules Sage.—A ma Nièce, par Mlle Henriette Weil.—Victor Hugo et l'école classique par Auguste Derille.—Devant le cercueil de Miss Marie Smith par Mme Anna Rudy.—Splendeur des cieux, par M. A. des Essarts.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

Laviolette & Nelson, pharmaciens, 1805 Notre-Dame. Importateurs de Remèdes Français. Agents pour la Liqueur de Goudron de Norwege.

COIN DES RUES NOTRE-DAME ET ST-GABRIEL

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861.—Correspondance Littéraire. Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.
PARIS: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas.
NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE

du Dr NEY

Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Croup, etc.



Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU Dr NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faut-il d'espérer, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.
La Rév. Sœur A. Boire, de l'Hôpital Général de St-Basile, Manitoba, dit:
".... Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatique, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."
St-Basile, 8 juin 1887. SŒUR A. BOIRE.
Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1890:
"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave dans la personne d'un vieillard de 72 ans, asthme invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis aspirer la fumée du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à me louer de l'usage de cette excellente préparation."
St-Félix de Valois, G. DESROSIERES, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.
Franco par la maille sur réception du prix.
SEUL PROPRIÉTAIRE
L. ROBITAILLE, Pharmacien
JOLIETTE, P. Q.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montréal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Mars

20,050 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle —16 pages. 3 fr. par an.—Poésies, nouvelles, chroniques, etc.—Ecrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.